



**Retrouvez la collection
histoire(s) d'agglo sur**

www.agglo-de-rouen.fr

**et au Point Info de l'Agglomération de Rouen
au 50, rue de la Vicomté,
angle de la rue aux Ours
à Rouen**

**GRATUIT, ne peut être vendu
Imprimé sur papier recyclé**

n°9

Mémoires de guerres I

Loïc Vadelorge

La rive gauche de 1870 à 1914



Collection histoire(s) d'agglo

www.agglo-de-rouen.fr



Agglo. de Rouen

HAUTE NORMANDIE

Composition du groupe Histoire :

- Alain Alexandre - Jérôme Chaïb - Olivier Chaline - Frédéric David
- Jérôme Decoux - François Foutel - Fanny Germain - Claude Lainé
- Serge Martin-Desgranges - Jean Maurice - Jean-Yves Merle
- Pierre Olingue - Jean-François Paux - Jean-Robert Ragache
- Philippe Renault - Cécile-Anne Sibout - Charles Théron.

Coordonnateur : Loïc Vadelorge

Conception, réalisation et suivi :

Direction Culture - Patrimoine - Jeunesse
Agglomération de Rouen

Serge Martin-Desgranges - Jean-François Paux - David Olszewski
Francis Gravigny

Maquette et mise en page :

Stéphanie Lejeune
Nicolas Carbonnier

Contact :

Direction Culture - Patrimoine - Jeunesse
Agglomération de Rouen

Immeuble "Norwich House"

14 bis, avenue Pasteur - BP 589

76006 Rouen Cedex 1

Tél : 02 32 76 44 95 - Fax : 02 32 08 48 65

e-mail : culture@agglo-rouennaise.fr

Chère Madame, Cher Monsieur,

Les 34 communes de l'agglomération rouennaise possèdent un patrimoine d'une rare densité. Patrimoine architectural, naturel, mais aussi humain, qui a contribué largement au rayonnement de notre agglomération.

Le succès grandissant rencontré par cette collection est l'expression de l'intérêt majeur que chacun porte à ce qui fait son histoire, mais aussi son environnement quotidien.

Ce patrimoine est tout simplement le vôtre, et nous sommes heureux de vous le présenter.

Bien chaleureusement,

François ZIMERAY



Président de l'Agglomération de Rouen

Jean-Yves MERLE



*Vice-Président délégué
Culture - Patrimoine - Jeunesse*

DÉTAIL DU MONUMENT AUX MORTS DE LA PLACE D' HÔTEL DE VILLE DE OISEL



L'histoire des monuments aux morts commence, dans les années quatre-vingt, au moment même où la guerre semble s'éloigner des préoccupations de nos contemporains. Les générations, toujours plus nombreuses, n'ayant pas connu de guerre en oublient le sens des " 11 novembre " et des " 8 Mai ", agglomérés aux autres jours fériés et à peine distingués des fêtes religieuses. Les indices de cet oubli sont nombreux dans notre agglomération même. Du monument en ruines du Stade des Sapins (Saint-Etienne-du-Rouvray) aux noms effacés des stèles du cimetière Saint-Sever en passant par la dégradation du monument de 1870 de Petit-Quevilly (cimetière), ou les fissures du monument du cimetière de Oissel, la mémoire des guerres s'efface lentement sans que personne ou presque ne s'avise d'interpeller les municipalités. Après tout, à l'aube du troisième millénaire, pourquoi ne pas céder à la tentation de tourner la page d'un trop sombre XX^e siècle ?

Nos lieux de mémoire méritent cependant mieux que ce naufrage programmé et cela pour deux raisons. Ils invitent tout d'abord à s'interroger sur la place de la guerre à l'époque contemporaine. Les années quatre-vingt-dix, après l'utopie des "révolutions de velours" en Europe de l'Est, ont rappelé que la réalité de la guerre n'était pas seulement le fait de peuples éloignés (Koweïtiens, Somaliens) mais aussi de peuples proches de nous (Croates et Bosniaques puis Kosovars). Du même coup l'histoire des trois guerres qui nous ont opposé à l'Allemagne, celle de 1870-71, celle de 1914-1918, celle de 1939-1945, comme l'histoire des guerres de colonisation (à la fin du XIXe siècle) et de décolonisation (Indochine puis Algérie jusqu'en 1962) mérite encore le détour. Les sacrifices humains, les destructions massives qu'elles ont engendrées marquent encore notre environnement quotidien. La question de l'attitude à adopter face à la guerre (pacifisme, nationalisme, indifférence ou engagement) se pose à chacun d'entre nous. Certes on ne saurait comparer les réponses aux sondages d'opinion réalisés sur les bombardements de l'OTAN avec les actes de Résistance de la Seconde Guerre mondiale, ni-même avec les protestations contre ce que l'on appelle aujourd'hui la Guerre d'Algérie. Mais en 1999 comme en 1914 ou en 1939, l'opinion des Français compte et engage la Nation.

Les monuments aux morts des différentes guerres françaises depuis 1870 ont aussi constitué pour les villes et les habitants qui les ont financés de lourdes dépenses, surtout entre 1919 et 1925. Il ne s'agissait pas seulement de s'acquitter d'un devoir de mémoire, mais aussi de dire, dans la pierre, le bronze voire le béton armé, le sens du sacrifice et les valeurs fondamentales auxquelles se référaient les hommes et les femmes de ce temps, valeurs qu'ils voulaient montrer et transmettre à leurs enfants. Ces valeurs, pour certaines, ne sont plus les nôtres. L'amour de la Patrie, le rejet de l'ennemi allemand, l'opposition entre l'héroïsme viril de l'homme et la soumission de la femme, mère au foyer, appartiennent aux cultures du passé. Pourtant bon nombre de monuments aux morts nous touchent encore, par leur qualité artistique ou par leur simple situation sur une place ou dans un cimetière.

C'est à ce regard esthétique qu'invite le présent fascicule, qui s'organisera autour de trois parcours complémentaires et chronologiques : la commémoration de la Guerre de 1870 et des guerres coloniales, celle, ensuite, de la Grande Guerre, celle, enfin, des nombreuses victimes de la Seconde Guerre mondiale.





MONUMENT AUX MORTS DU CIMETIÈRE DE OISSEL

La Guerre de 1870 est une guerre oubliée, dont les rares monuments commémoratifs sont aujourd'hui relégués aux fins fonds des cimetières comme à Petit-Quevilly. Il y a à cet oubli des raisons évidentes. Cette guerre fut d'abord perdue, à l'issue de combats importants et confus, et après une occupation d'une partie du territoire – dont l'agglomération rouennaise – par les Prussiens de Bismarck. La rive gauche de Rouen fut particulièrement éprouvée, Rouen étant occupée par les Allemands le 5 décembre 1870 et des combats cruels se déroulant autour du bastion de Robert-le-Diable

entre le 31 décembre 1870 et le 4 janvier 1871. Le Traité de Francfort, qui en mai 1871 fut négocié par le Rouennais Pouyer-Quertier, imposa à la France la perte de l'Alsace et du Nord de la Lorraine, assortie d'une somme de 5 milliards de francs or. On ne pouvait guère célébrer, à chaud, la mémoire d'une telle défaite. De fait il fallut attendre près d'une quinzaine d'années pour voir s'ériger, généralement dans les cimetières, les premiers monuments commémorant les soldats "morts pour la Patrie". Ainsi à Grand-Quevilly (1896), Saint-Etienne-du-Rouvray (1896), Oissel (1898) ou Sotteville (1899).

Ces monuments sont d'abord des édifices de deuil, remarquables par leur sobriété et leur standardisation. Partout ou presque on retrouve la même forme d'obélisque en pierre, élançée à trois ou cinq mètres de haut. La gravure se limite à quelques noms (2 seulement à Grand-Quevilly) en partie effacés par le temps (Saint-Etienne-du-Rouvray, Petit-Quevilly) et à quelques éléments symbolisant l'éternité (branches ou feuilles de chêne) ou la gloire du sacrifice militaire (couronnes de lauriers).

D'autres éléments restent plus énigmatiques comme l'étoile (maçonnique ?) du monument de Saint-Etienne-du-Rouvray ou la tête de Lion (évoquant la résistance de Belfort ?) du monument de Oissel. On connaît rarement les auteurs de ces monuments, vraisemblablement commandés à de simples entrepreneurs de maçonnerie comme M. Quenneville, choisi en 1896 à Saint-Etienne-du-Rouvray. À Oissel, le socle de l'édifice mentionne cependant le nom de deux architectes rouennais, Bourienne et Martin.

On sait en revanche que ces monuments furent édifiés par souscription publique et mobilisèrent un certain type d'associations. Les villes se contenteront d'accorder un emplacement dans le cimetière, parfois assorti d'une subvention symbolique. Des listes de souscription circulèrent dans les villes, proposées par des comités derrière lesquels se cachaient des associations nationalistes comme le Souvenir patriotique sotte-villais dont le rôle est rappelé sur le monument même. La commémoration des années 1895-1900 n'est donc pas simplement un travail de deuil mais

aussi et surtout l'affirmation de la nécessité d'une revanche sur l'Allemagne. Elle est contemporaine de l'émergence d'un courant nationaliste qui s'affirmera au moment de l'affaire Dreyfus. Significativement certaines communes (Saint-Etienne-du-Rouvray, Grand-Quevilly) associent sur le même monument des soldats morts en 1870-71 et des soldats morts –généralement de maladies tropicales - à Madagascar ou au Tonkin lors des conquêtes coloniales françaises.

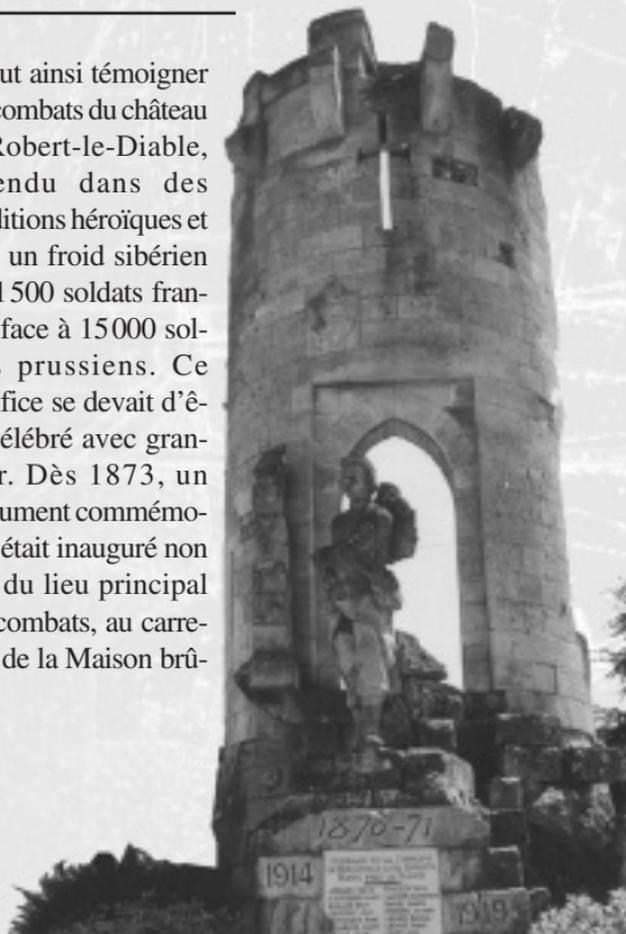


MONUMENT AUX MORTS DU CIMETIÈRE DE SOTTEVILLE

Le “Qui Vive” de Moulineaux

Le cas du monument dit du “Qui vive” de Moulineaux (1901) constitue cependant, par sa taille et sa situation remarquable de belvédère sur la Seine, une exception à cette uniformité. Ce grand monument, dû au sculpteur Auguste Foucher et à l'architecte Eugène Fauquet associe à la représentation d'un “mobile” (fantassin de la Guerre de 1870), un décor de château en ruine.

Il veut ainsi témoigner des combats du château de Robert-le-Diable, défendu dans des conditions héroïques et sous un froid sibérien par 1500 soldats français face à 15000 soldats prussiens. Ce sacrifice se devait d'être célébré avec grandeur. Dès 1873, un monument commémoratif était inauguré non loin du lieu principal des combats, au carrefour de la Maison brûlée.



Ce Monument aux mobiles de 1873 fut situé sur la commune de Saint-Ouen-de-Thouberville dans l'Eure en raison du grand nombre de soldats tués sur le site du château de Robert-le-Diable et originaires de ce département. Il fallut attendre la vague nationaliste de la fin du siècle pour que le département de la Seine-inférieure s'intéresse à cette commémoration. En 1899-1900 un comité est constitué, à l'initiative du maire de Mouligneaux, Emile Martin.





Mais la réalisation d'un monument était de toutes évidence hors de portée d'un petit village de 315 habitants. La souscription concerna donc l'ensemble de la région rouennaise, dont on avait mis en avant les personnalités les plus célèbres comme l'acteur parisien Albert Lambert (résidant à La Bouille), le notaire Drapeau (Grand-Couronne), le président de la Cour d'appel de Rouen (Chanoine-Davranches), le président des Volontaires de Normandie (société patriotique).

La réalisation du monument est caractéristique de la culture de cette époque. L'architecture néogothique du château (croisée d'ogives apparente, ruines symboliques), typique des églises de la banlieue rouennaise depuis un demi-siècle y côtoie la facture naturaliste de la sculpture du soldat, dont l'attirail est très détaillé. Un bas-relief aujourd'hui disparu représentait une caricature de Bismarck, rappelant l'esthétique nationaliste alors très en vogue. Le monument fut d'ailleurs le

cadre de nombreuses fêtes patriotiques à la Belle-Epoque. À quelques mètres de là une simple croix évoque le souvenir d'un soldat du bataillon des mobiles de l'Eure, mort au combat le 30 décembre 1870.

On aurait tort cependant de prendre le monument de Moulineaux pour un exemple de lieu de mémoire vivace et ce malgré le transfert, en 1959, de cendres de "mobiles" tués à Moulineaux.

L'apposition, sur le même édifice de plaques commémorant les morts de 1914-1918 et de 1939-1945 indique que cette mémoire dut céder le pas à celles d'autres conflits bien plus meurtriers au XX^e siècle.

Les monuments aux morts de la Guerre de 1914-1918 sont les plus célèbres. On en trouve plus de 30 000 en France, soit quasiment un dans chaque commune. La rive gauche ne fait pas exception, puisqu'à l'exception de Sotteville et de Grand-Quevilly, toutes les communes décident l'érection d'un monument au sortir de la guerre. Cette fièvre commémorative, qui touche

aussi bien les villages de quelques centaines d'habitants comme La Bouille, Moulineaux voire Petit-Couronne que des villes déjà fortement industrialisées comme Oissel ou Petit-Quevilly, s'explique aisément. Cette guerre fut la plus meurtrière des conflits alors connus, emmenant jusqu'à 4 % de la population de certaines villes, décimant une génération de jeunes hommes (20 % de la population active masculine à Oissel) et plongeant des centaines de familles dans un deuil durable.

La saignée fut terrible.
Ainsi Sotteville perdit 722
hommes, sur une popula-
tion de 21 000 habitants en
1911, soit 3,43 % de sa
population.

Même constat pour les
communes encore rurales
comme Petit-Couronne
qui perd 37 hommes sur
une population de 900
habitants soit 4 % de sa
population.



MONUMENTS AUX MORTS DE PETIT-COURONNE

Les monuments expriment d'abord le poids du deuil. La forme la plus élémentaire du souvenir consistera donc à graver des noms sur les monuments existants après dépolissage (cimetière de Sotteville en 1920) ou à dresser des plaques d'honneur aux soldats morts (cimetière de Petit-Quevilly vers 1922).

Dans la majorité des cas, les monuments de la Guerre de 1870, furent transformés par gravure, pose de plaques ou de motifs en bronze (palmes de victoire, lauriers, feuilles de chêne) généralement associés à un casque de poilu. Ainsi aux cimetières de Petit-Quevilly, Oissel, et Saint-Etienne-du-Rouvray ou au monument du "Qui-vive" de Moulineaux. La modestie de cette commémoration s'explique pour des raisons financières comme à Moulineaux mais aussi pour des raisons politiques. Certains élus socialistes de Sotteville ou de Petit-Quevilly étaient foncièrement pacifistes.

Ils ne souhaitent pas financer des monuments rappelant le souvenir d'une guerre, jugée impérialiste. Sous la formule classique "Pro Patria" (Pour la Patrie) du monument de Petit-Quevilly, on peut ainsi lire : "Souvenez-vous, ils sont morts pour la dernière des guerres".

D'autres communes choisissent cependant de célébrer le sacrifice victorieux de la nation. S'appuyant systématiquement sur un comité d'érection qui recueille porte à porte des dons, elles décident de construire un édifice qui sera généralement situé au cimetière communal (Petit-

Couronne en 1919, Les Essarts en 1920, La Bouille et Grand-Couronne en 1921) mais parfois aussi sur la place de l'Hôtel-de-Ville (Oissel en 1921, Saint-Etienne-du-Rouvray en 1928). Deux solutions s'offrent alors à elles. Soit elles recourent à des entreprises spécialisées (marbreries industrielles, entreprises de sculpture monumentale, entrepreneurs de maçonnerie) qui leur proposent des œuvres standard sur catalogue ; soit elles décident de confier l'érection d'un monument à un artiste (sculpteur, architecte). Les œuvres industrielles sont les plus nombreuses.

La pyramide de Petit-Couronne

La pyramide de Petit-Couronne, réalisée par la célèbre entreprise Guilloux et Rose de Rouen est caractéristique de cette standardisation. Conçue en pierre de Lorraine, ses faces sont polies et gravées des noms des soldats "morts pour la France". Les motifs décoratifs de la face principale comme la croix de guerre, la guirlande de feuilles de chêne, le coq gaulois, le drapeau et le trophée d'armes se retrouvent partout ailleurs.

De même on retrouvera partout un environnement monumental identique, parterre gazonné, mât supportant un drapeau destiné aux manifestations du 11 novembre. Des générations d'écoliers seront conduites devant ces monuments, associées à la lecture des noms à voix haute.



Ces cérémonies semblent aujourd'hui un peu désuètes même si certains monuments comme celui du cimetière de la Bouille ne manquent pas de charme. Contrairement à l'usage qui isole le monument aux morts sur un terrain plat, plus facile à entourer lors des commémorations, le monument de la Bouille utilise la pente naturelle du coteau. Au sommet de l'édifice la célébration du deuil religieux (la croix) est liée au sacrifice national (médaille avec

étoile, croix de guerre, feuille de chêne). À la base, une vitrine est destinée à accueillir les ex-votos et plaques des familles. Il est très rare de voir ainsi associés le deuil privé et le deuil public.

Derrière l'édifice un mât et une terrasse entourée de chaînes était destinée aux manifestations. Son état dégradé actuel annonce le prochain oubli de cette mémoire de guerre.



D'autres communes cependant se sont engagées dans des projets monumentaux d'envergure, surprenantes pour des communes de banlieues. Ces édifices coûteux témoignent de l'expansion industrielle de la rive gauche, amorcée au XIX^e siècle (Oissel, Sotteville, Grand-Couronne, Petit-Quevilly) et renforcée pendant la Guerre. Les souscriptions publiques ont ici bénéficié du grand nombre d'habitants et surtout de la générosité de quelques grands entrepreneurs, désireux de démontrer leur rôle social.

À Oissel par exemple le président du comité d'érection n'est autre qu'Eugène Plantrou, ancien maire et directeur d'une des plus importantes filatures de coton de la ville. Le monument "commémoratif", sera érigé rapidement à l'issue d'un concours ouvert aux sculpteurs hauts-normands. Robert Delandre, choisi par le comité n'est pas un inconnu. Né à Elbeuf, il a effectué ses études artistiques à l'Ecole Nationale des Beaux-arts et a remporté de nombreuses médailles lors des salons parisiens. Il réalisera de nombreux portraits de célébrités rouennaises et de multiples monuments aux morts, dont celui de Saint-Etienne-du-Rouvray.

Le monument aux morts de Oissel

À Oissel il choisit une figuration patriotique. La composition en diagonale, bien visible au dos du monument est ambitieuse. Elle permet au sculpteur d'opposer deux scènes complémentaires. Celle de l'assaut (un soldat lançant une grenade) au sommet de

l'édifice est traitée de manière réaliste. Elle contraste avec la scène idéalisée du bas, évoquant la figure classique de la veuve et de l'orphelin, penchés sur le corps d'un soldat mourant.



À Saint-Étienne-du-Rouvray

À Saint-Étienne-du-Rouvray (place de l'Hôtel-de-Ville), sept ans plus tard, le même Delandre nuance son propos. Les deux groupes sculptés qui gardent la stèle commémorative curieusement tronquée en son sommet, évoquent le départ et le sacrifice du poilu. À la figure noble du soldat et de la famille unie (à gauche) répond la veuve, voilée et portant une dérisoire couronne de lauriers.

Cette Victoire endeuillée semble hésiter entre la dignité et l'amertume, témoignant bien de l'opinion publique de la fin des années vingt. Passées les heures d'effervescence nationalistes de l'Armistice et du Traité de Versailles (1919), les Français sont progressivement gagnés par le sentiment pacifiste qu'ils cultiveront dangereusement dans les années trente.





Cette ambiguïté ne se retrouve guère dans le seul monument de l'agglomération dû à un artiste de renommée nationale. C'est en effet à Paul Landowski (1875-1961), grand prix de Rome, que Grand-Couronne décide de confier son monument aux morts en 1921. L'œuvre est loin d'être inoubliable et ne peut être comparée aux monuments aux morts que le même artiste a réalisés ailleurs (Casablanca, Chalmont). Au sommet d'une pyramide un soldat armé, marche d'un pas raide, le regard fixé sur l'horizon. Le sculpteur ne fait ici que reprendre un élément de composition.

Cet exercice académique trop isolé sur sa stèle ne parvient pas à exprimer de grandeur, malgré la gravure des noms des différentes batailles où sont morts les "enfants de Grand-Couronne". En revanche la mise en scène du monument est remarquable. Dans un cercle quasi fermé par une enceinte végétale, les tombes de soldats "morts pour la France" entourent l'édifice, lui conférant une incontestable monumentalité. L'atmosphère est au recueillement civique, que les années n'ont pas altéré.

C'est dire qu'au-delà de la diversité des moyens artistiques mis en œuvre, les communes ouvrières de la Rive gauche surent créer rapidement des espaces de recueillement dignes du sacrifice des poilus.

Loïc Vadelorge

Les textes sont publiés sous la responsabilité de leurs auteurs.

Remerciements :

Nous tenons à remercier pour leur accueil, les services d'archives des communes de Rouen, Petit-Quevilly, Grand-Quevilly, Sotteville-lès-Rouen, Saint-Etienne-du-Rouvray, Oissel, Petit-Couronne, Grand-Couronne, Moulineaux, La Bouille. On associera également à ces remerciements Mademoiselle Sonia Boué, Mesdames Leroy et Catherine Chantier, Messieurs Claude Fournye, Franck Hartnagel, René Lefebvre, Charles Théron et Vincent Voranger.

Pour en savoir plus :

Sur les monuments :

BECKER, Annette. *Les monuments aux morts. Mémoire de la Grande Guerre.* Paris : Editions Errance, 1988.

POIRRIER, Philippe, VADELORGE, Loïc. "La statuaire provinciale sous la Troisième République. Une étude comparée : Rouen et Dijon". *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 42-2, avril-juin 1995, p. 240-269.

PROST, Antoine. "Les monuments aux morts. Culte républicain ? Culte civique ? Culte patriotique ?". *Dans NORA, Pierre (dir). Les Lieux de Mémoire, I, La République.* Paris : Gallimard, 1984, p. 197-225.

La sculpture au XIXe siècle, une mémoire retrouvée. Les fonds de sculpture. Paris : Ecole du Louvre-La Documentation française, 1986.

VADELORGE, Loïc. *Les statues de Rouen. XIXe-XXe siècles.* Rouen : Connaître ROUEN-VII, 1999.

Sur l'histoire de la rive gauche :

La Bouille, perle de la Seine. Association la Bouillotte, 1995.

Le frais et charmant village de Grand-Couronne. Une commune rurale à l'aube du XXe siècle (1890-1914). Société d'Histoire de Grand-Couronne, 1997.

LEROY, Léon, ANDRIEU, Daniel, GLABIK, Jean-François. *Sotheville. Les feuilles mortes*, vol. 2, Sotheville : Maison pour tous, 1990.

Mairie de Petit-Quevilly. Mémoires. Association des amis du Patrimoine de Petit-Quevilly, 1992.

Oissel histoire, n° 1, 29 octobre 1982 ; n° 3, 6 mai 1983 ; n° 4, 14 octobre 1983

PESSIOT, Guy. *Histoire de l'Agglomération rouennaise. La Rive gauche.* Rouen : Editions du P'tit Normand, 1990.

TURGIS, Edouard. *Souvenirs de l'Occupation allemande.* Rouen, 1874, réédition Bertout, 1988.

Photographies :

© Collection privée Loïc Vadelorge